

blient depuis quelque temps! quels instituteurs pour lui que de pareils artistes!

Non, cela ne peut être toléré. Nous avons tous des filles, des sœurs, des épouses, des mères que nous voulons qu'on respecte. Laissons à l'enfant son ignorance et à la femme sa modestie. C'est un scandale que celle qui n'y voit point de mal, contemple ingénûment ces coupables productions; c'est un autre scandale que celle qui comprend, jette en passant un furtif regard sur ce qu'elle n'ose envisager en face. Un homme même, ne craignons pas de le dire, un homme ne peut se défendre de quelque confusion à l'aspect de ces figures impudiques. Grande est en effet la différence entre les conduites privées et les principes ostensibles et publics.

Que peut penser un étranger, un Russe, un Allemand, qui se promène pour la première fois dans Paris, et qui ne voit dans nos magasins d'estampes que des compositions libres et des groupes lascifs?

Quelle idée veut-on qu'il prenne de nous?

Malheureusement c'est à qui, dans ce genre, ira le plus loin : il y a émulation; on enchérit les uns sur les autres; car il est de la nature de l'homme d'avancer toujours, dans le mal comme dans le bien. Aussi Dieu sait où l'on en viendra,

si cette licence n'est promptement réfrénée. De coupables artistes ont trouvé moyen de rendre indécents les sujets naturellement les plus chastes. S'ils représentent l'intérieur d'une famille, une scène de ménage, ils y impriment le cachet de l'immoralité; on sent que c'est la main du vice qui a souillé, en le traçant, le portrait de la vertu. Tout a été pollué par eux, les caresses conjugales, la maternité, l'allaitement; on ne peut regarder, sans que la rougeur de l'embarras et de la honte vous monte au front, les compositions même où ils ont mêlé des enfants, innocentes et saintes créatures, dont ordinairement la présence purifie tout!

L'intrépidité du vice est poussée si loin, qu'il y a, si je ne me trompe, quelques-unes de ces estampes qui ne sont pas mêmes anonymes : on les signe, on en fait trophée, on en réclame la gloire. Quel mépris de toutes les convenances! quelle fureur de se diffamer soi-même! comme il faut être cuirassé d'impudence, pour ambitionner une aussi flétrissante célébrité! Est-il possible que des artistes connaissent si peu les obligations que ce titre leur impose? Puisqu'ils les ignorent, je m'en vais les leur apprendre : la plume, le pinceau, le crayon, le burin, le ciseau, sont choses sacrées; celui qui abuse de ces nobles instruments pour encourager les coupables

bles passions de l'homme se rend indigne de les manier. Il n'y a pas de sophisme qui puisse ébranler le principe que je pose. La mission des lettres et des arts est d'augmenter l'attrait de la vertu, d'élever les âmes par la contemplation du beau, d'épurer nos sentiments et nos pensées, de tempérer nos mauvais désirs, de nous rendre meilleurs, de nous fournir d'honnêtes distractions, et non de démolir les peuples, de salir les imaginations, de préparer des amorces au vice, de multiplier les tentations du crime, de seconder en un mot et d'irriter les perverses inclinations de notre nature. C'est déroger à la dignité de l'art, c'est avilir et déshonorer une profession sublime, c'est dégrader tout ce qu'il y a de noble au monde, c'est tomber du ciel dans la boue, c'est enfin faire œuvre de mauvais citoyen, que de blesser la décence, d'outrager les mœurs par des ouvrages destinés à la publicité, que ces ouvrages soient des écrits, des dessins, des tableaux ou des statues.

Parcourez la série des hommes célèbres : tous les grands poètes, tous les grands artistes ont été chastes dans leurs productions. Tous ont montré sur ce point une retenue, un scrupule, un sentiment des bienséances, une circonspection admirables. Le génie sent confusément qu'il serait infidèle à son mandat, s'il oubliait de rester fi-

dèle à la pudeur. Aussi voyez Homère quoique Grec, voyez Virgile quoique Romain; voyez, dans le christianisme, Dante, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège, Milton, Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Walter-Scott, Lamartine. Quels hommes! quelle chasteté de pinceau! comme ils ont respecté, comme ils ont maintenu dans sa pureté virginale ce génie qu'ils reçurent du ciel pour enchanter et pour édifier la terre! Qui ne voit combien cette palme est à envier? qui ne sent combien cette gloire sans reproche est une belle auréole au front de l'artiste ou de l'écrivain?

On a beau faire et beau dire; on a beau entasser les subtilités et les quolibets : la conscience décide nettement que ceux qui font ainsi font bien, que ceux qui font autrement font mal. Le talent, don magnifique de la Providence, ne saurait avoir été jeté parmi les hommes pour les égarer, pour leur complaire au détriment des mœurs et de la vertu. Il a une plus noble tâche à remplir, et tant pis pour lui s'il trompe sa destinée; car une loi équitable et mystérieuse semble avoir établi que la supériorité serait la récompense de la sagesse, et voilà pourquoi, dans l'histoire de la littérature et des arts, on trouve que les plus austères et les plus purs sont aussi les plus renommés et les plus grands.

En vain m'objecterait-on que les gravures dont je parle ne sont pas précisément des obscénités, qu'on y garde une certaine mesure, qu'on n'y soulève point tous les voiles. Je maintiens que le délit d'outrage aux mœurs est ici parfaitement caractérisé. A qui ferait-on accepter ces excuses dérisoires? ne sait-on pas qu'au moyen de semblables escobarderies on éluderait toutes les lois de la morale? ne sait-on pas qu'il y a moyen d'être indécent avec des draperies, comme il y a moyen aussi d'être chaste, même avec la nudité la plus entière? Certainement, il y a tel Apollon, telle Vénus antique, mille fois moins inconvenants et surtout mille fois moins dangereux que ces figures gazées tout juste assez pour allumer l'imagination sans trop effaroucher l'honnêteté. Mieux vaudrait une effronterie complète, mieux vaudraient des peintures tout-à-fait immondes; car alors, il faut le croire, l'indulgence cesserait et on mettrait un terme à l'audace des coupables; au lieu que ces malheureuses compositions, qui ont l'air de ne pas franchir toutes les bornes, apprivoisent doucement au vice sans que la luxure y perde rien.

Et observez que la lithographie, cet ingénieux procédé qu'on a tourné au mal comme tant d'inventions utiles, donne le moyen de les multiplier et de les répandre avec une profusion et une faci-

lité déplorables. Mais qui donc enfin exploite une si dégoûtante industrie? Je ne crois pas me tromper en disant que ce sont des jeunes gens. Chose étrange! funeste délire dont l'aspect contriste le philosophe! Ceux qui contaminent ainsi le crayon et le papier sont peut-être (car aucune contradiction ne doit étonner dans l'homme), sont peut-être les mêmes qui affichent un ardent civisme, qui demandent à grands cris plus de liberté, plus de bonheur pour la France: ils prétendent aimer la patrie, et ils lui font un mal irréparable. Quelle absurde inconséquence! vice et liberté, choses incompatibles, véritable antinomie! Quoi! nous vivons dans un siècle de réformes, dans un temps de régénération, comme on dit, et voilà les principes qu'on y propage! On croirait vraiment parfois que certaines gens ont compris notre dernière révolution comme le droit acquis à chacun de braver toutes les censures, de mépriser toutes les bienséances, de secouer tous les jougs, de contrevenir à toutes les lois. Si c'était là, en effet, cette civilisation et cette perfectibilité tant vantée, mieux vaudrait cent fois la barbarie: la barbarie est inculte, mais du moins elle n'est pas moisie.

Jeter dans la circulation des ouvrages immoraux est à mes yeux une action des plus graves, et beaucoup de ceux qui s'en rendent coupables

n'ont pas réfléchi, j'en suis sûr, aux conséquences qu'elle entraîne. Le mal que peuvent produire ces productions déhontées est immense et incalculable. Qu'on y songe, en effet : cela ne se borne pas à un lieu, à un temps; cela reste, cela circule, cela exerce une influence dont on ne peut assigner les limites. Le mal en existe-t-il moins, parce qu'il n'est pas immédiat et visible, parce que ce n'est point un fait accompli à telle heure et en tel endroit, un acte du corps qui se puisse constater comme un vol ou un meurtre sur le lieu et à l'instant même du délit? Un mauvais livre, un dessin obscène iront corrompre les générations futures après avoir corrompu les contemporains. On ne sait dans quelles mains ils tomberont; on ne sait quelles pensées ils feront naître, ni quels crimes seront conseillés par eux. Et nul doute que la responsabilité de tous les excès et de tous les malheurs auxquels ils auront contribué jusqu'à leur anéantissement ne doive peser sur ceux qui ne rougissent pas de les mettre au jour.

Si l'on avait l'histoire fidèle d'une de ces indignes productions depuis qu'elle a été lancée dans le monde, si l'on pouvait suivre, récapituler, additionner toutes les passions qu'elle a stimulées, tous les enfants qu'elle a corrompus, tous les cœurs qu'elle a pervertis, tout le venin,

tous les ferments de vice qu'elle a jetés dans le corps social, il y aurait de quoi effrayer l'auteur lui-même.

Il n'y a que les esprits frivoles, les hommes à vue courte, les gens qui rient de tout, même de l'opprobre, qui puissent regarder les égarements de cette espèce comme d'innocentes plaisanteries. On prend des précautions contre les fléaux physiques : n'en doit-on pas prendre aussi contre l'invasion des vices? n'y a-t-il pas l'hygiène des âmes comme celle du corps? si une épidémie qui attaque notre chair est une chose si terrible, ne redoutera-t-on point celle qui vient gangrener nos cœurs? sera-ce un forfait irrésistible que d'enfreindre les lois sanitaires d'un pays et d'y apporter la peste, et ne sera-ce rien que d'y infecter la pensée publique? Qui osera dire que la pudeur soit moins importante que la santé? qui osera dire que la salubrité des mœurs ne mérite pas autant d'attention que celle des rues?

Je regarde donc un livre et un dessin licencieux, rendus publics, comme des objets très-funestes, et si on me demandait lequel des deux l'est davantage, je répondrais, je crois, que c'est le dessin. Il n'y a rien de tel que ce qui frappe nos yeux : la vue est dans l'homme le sens le plus énergique, celui qui nous transmet les im-

pressions les plus vivaces et les plus profondes. Il faut acheter un mauvais livre, et tout le monde n'a pas de l'argent à mettre à de pareilles emplettes; tout le monde non plus ne sait pas lire. Mais une estampe exposée dans la rue, et dont la vue ne coûte rien, porte son poison dans tous les cœurs sans exception : elle parle un langage qui n'a pas besoin d'être interprété, et que tout le monde comprend sans truchement; elle exhorte au vice avec la plus terrible éloquence.

Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est de voir que l'art en général s'engage, depuis quelque temps, dans cette malheureuse voie. Je ne sais qui lui a imprimé une si pernicieuse tendance; mais, sous ce rapport, le dernier salon frappait l'observateur. Or est-il étonnant qu'on voie dans la rue des gravures immodestes, lorsqu'au Louvre même on se complaît à nous représenter des tableaux voluptueux et des nudités sans motif.

Assurément, pour blâmer cela, il n'est pas besoin d'être bigot, rigoriste, puritain : il suffit d'être honnête homme et d'avoir un tant soit peu réfléchi. Ce n'est pas comme chrétiens, ce n'est pas au nom d'une loi divine que j'interpelle ici les artistes : je leur parle au nom de l'honneur, qui est la dernière religion du peuple, et dont on reconnaît toujours la juridiction, pour peu qu'on s'estime soi-même. J'invoque la seule chose

que l'on comprenne aujourd'hui, les intérêts positifs, matériels, palpables de la société.

Des hommes qui se croient de profonds penseurs traitent la pudeur de préjugé : à la bonne heure. Mais, à moins que ces gens d'esprit-là ne soient les plus grands sots de la terre, je parie bien que, quand ils veulent se marier, ils n'ont garde d'aller choisir une compagne délivrée du préjugé de la pudeur, et que, s'ils ont une fille à élever, ils ont grand soin de la laisser et de l'entretenir dans le même préjugé. Pour mon compte du moins, quoique j'aie aussi l'orgueil de me croire au-dessus de quelques préjugés, je sais qu'il m'eût très-fort déplu d'avoir ou une mère, ou une sœur, ou une épouse, ou une fille, dégagée du préjugé dont nous parlons. Les esprits étroits peuvent seuls regarder la pudeur comme une convention frivole; les hommes d'état et les véritables philosophes savent bien quelle est son importance sociale, et combien il y a de danger à la laisser outrager impunément.

On voit qu'en réfléchissant sur cette nature, il est possible de rattacher des considérations bien sérieuses à un désordre que beaucoup de personnes regardent peut-être comme une bagatelle. Que les artistes respectent donc le public et se respectent eux-mêmes; car, ainsi que l'a dit excellemment Victor Hugo, c'est quand

on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure. Si on persiste à nous inonder de lithographies indécentes, les honnêtes gens seront obligés de réclamer l'intervention de l'autorité, et elle défendra au moins de les exposer en vente, si elle n'a pas le droit de les faire supprimer. N'y aurait-il pas, en effet, une insigne contradiction à les laisser paraître, tandis qu'on distribue des prix de vertu, que la philanthropie cherche à augmenter la moralité des masses, qu'on affecte un respect délicat pour la décence, qu'on fait couvrir les écoles de natation et mettre des feuilles de vigne aux statues dans les jardins publics ?

Peintres, dessinateurs, gens de lettres, ne jouez pas avec les mœurs; ce n'est point là de la gaieté, sachez-le bien; c'est de l'impudence. Laissez à l'homme ses illusions, dans l'intérêt même de son bonheur; rappelez-vous qu'ici-bas la réalité est toujours affligeante, et que l'imagination seule est poétique.

AMÉDÉE POMMIER.



LES FILLES D'ACTRICES.



M^{LL}E ROSE D*** A M^{LL}E JENNY R***.

Paris, 1^{er} mai 1832.

Ma chère cousine,

Je suis bien malheureuse, et je veux te faire part de toutes mes peines; car, dans les rôles que l'on me fait apprendre malgré moi, j'ai lu souvent que les peines diminuent à les partager avec une amie. Oh! mon Dieu, je suis tout effrayée; mon sort est décidé; je sais déjà mon